

Zeitschrift: Tsantsa : Zeitschrift der Schweizerischen Ethnologischen Gesellschaft
= revue de la Société suisse d'ethnologie = rivista della Società svizzera
d'etnologia

Band: 3 (1998)

Buchbesprechung: Comptes-rendus = Rezensionen

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 09.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CENTLIVRES Pierre, Micheline
CENTLIVRES-DEMONT. 1997. *Image-
ries populaires en Islam*. Genève:
Georg Editeur. 106 p. ISBN 2-8257-
0560-8.

Dès le début des années soixante, Pierre Centlivres et Micheline Centlivres-Demont ont rassemblé une vaste collection d'images religieuses. Il s'agit de chromolithographies sur papier d'un format rectangulaire de 25 x 35 cm à 50 x 70 cm. L'impression de ces images a commencé à la fin du siècle dernier, en Turquie et au Caire en particulier. Aujourd'hui, elles sont reproduites grâce à des moyens modernes et destinées à un large public. Il fallait le regard de l'ethnologue pour s'intéresser à ces documents insolites, négligés par l'histoire de l'art et l'islamologie. Cette iconographie, qui s'est développée malgré la prohibition par l'islam de la représentation des êtres animés, témoigne de la vivacité de l'art figuratif dans une aire géographique allant du Maroc à l'Inde musulmane. Bannière des mosquées et des lieux publics, elle est tolérée dans les lieux profanes et privés.

L'imagerie est ainsi omniprésente sur tous les murs du Moyen Orient et les thèmes sont fort divers: des paysages verdoyants ou des scènes de vie urbaine côtoient les portraits de sportifs et de leaders politiques. Pierre Centlivres et Micheline Centlivres-Demont se sont concentrés sur les images religieuses; elles ont un statut parti-

culier et jouent un rôle important dans des sociétés à alphabétisation partielle: elles rappellent les préceptes fondamentaux de la religion, protègent contre le mauvais œil et témoignent de l'identité religieuse du propriétaire...

Au sein même de l'imagerie religieuse, il n'y a guère d'unité de genre. On peut néanmoins esquisser une typologie.

1. Allah: évoqué par une inscription calligraphiée, un symbole numérique (486, qui signifie «L'Unique» selon un code de correspondance entre lettres et chiffres), souvent avec la Ka'ba de La Mecque (cube noir vers lequel les musulmans se tournent pour prier) et le tombeau du Prophète Mahomet à Médine (coupole verte).

2. Personnages et figures: (a) Le Prophète Mahomet, jamais figuré directement mais représenté par les lettres de son nom, son arbre généalogique, la mosquée de Médine ou des objets-symboles (turban, empreinte de sandale, etc.). (b) La famille du Prophète, qui comporte cinq membres: Mahomet, sa fille Fâtima, son gendre 'Alî et leurs deux fils Hasan et Husayn. La main de Fâtima, paume ouverte, écarte le mauvais œil et symbolise les cinq obligations fondamentales de l'islam (la profession de foi, les cinq prières quotidiennes, l'aumône légale, le jeûne du ramadan et le pèlerinage à La Mecque). (c) 'Alî et les Alides, plus particulièrement présents parmi les chiites, qui s'en réclament. 'Alî est représenté avec son épée Zu'l-fiqâr ou avec ses deux fils, Hasan et Husayn. (d) La bataille de Kerbela, qui eut lieu en 680 et qui opposa l'armée du calife omeyyade Yazid aux partisans de Husayn, qui y trouva la mort. Événement central de la «martyrologie» chiite, la scène de la bataille comporte toujours les mêmes objets:

les tentes et les étendards des deux armées, une outre percée (Husayn, une fois encerclé, a été assoiffé), les noms des martyrs inscrits sur des roses nées de leur sang. (e) Les montures sacrées: Al-Burâq, la monture ailée qui transporta Mahomet en une nuit de La Mecque à Jérusalem d'où l'archange Gabriel l'accompagna au ciel; Duldul, le cheval que Mahomet offrit à 'Alî; Zu'l-janâh, le cheval de Husayn, qui erre sans cavalier sur le champ de bataille de Kerbela, figure poignante de l'affliction. (f) Les tombes et les miracles des saints soufis constituent un registre privilégié, surtout dans l'espace indo-pakistanaï. (g) Les héros de l'islam, qui se sont battus contre les Infidèles, que ce soient les Croisés ou plus tard les Britanniques en Inde.

3. Les principaux lieux saints de l'islam apparaissent très souvent: la Ka'ba et la Mosquée Sacrée de La Mecque, la Mosquée du Prophète à Médine, la Coupole du Rocher et la Mosquée très Eloignée à Jérusalem.

4. Les thèmes narratifs tirés d'un stock commun aux trois grandes religions monothéistes constituent un autre thème récurrent: Adam et Eve, l'Arche de Noé ou Abraham sur le point de sacrifier son fils, etc.

5. Des images didactiques illustrent les obligations religieuses de l'islam.

6. La calligraphie, qui dans l'art islamique classique l'emporte sur l'image, ce qui a encouragé le développement de la dimension visuelle et décorative de l'écriture. Les moyens de reproduction industriels ont renouvelé le goût pour cet art et très rares sont les images qui n'ont pas une inscription calligraphiée.

Les images collectionnées par Pierre Centlivres et Micheline Centlivres-Demont reprennent le

plus souvent une thématique traditionnelle, mais on y décèle une évolution des techniques de reproduction. La quadrichromie et l'offset permettent de nouvelles compositions de formes et de couleurs. Cette esthétique apparemment kitsch et conventionnelle puise à des registres multiples (peinture européenne, publicité, télévision, etc.) et possède une grande richesse expressive qui s'exprime par l'inventivité des assemblages et des couleurs. Dans cette imagerie, on ne trouve «nul refus du "moderne"» (p. 99), nous avons sous les yeux, au delà de sa naïveté apparente, de son conformisme, une véritable «esthétique post-moderne avec son intégration voulue de la tradition et du contemporain, des thèmes de l'actualité et du décor floral, avec son éclectisme où règnent citations et mélange des genres» (p. 100).

Si les thèmes religieux et politiques se mélangent parfois, on peut néanmoins parler de deux genres distincts. Dans les images religieuses, ce qui compte c'est l'exemplarité, la référence à des textes, des lieux et des personnages saints; il ne s'agit pas de légitimer le pouvoir d'un leader politique et l'on est bien loin de l'iconographie de la résistance afghane ou de la révolution iranienne, qui cherchent à exalter une cause (photographies de martyrs, slogans mobilisateurs, etc.). L'imagerie religieuse populaire renvoie à un monde de référence partagé par ses consommateurs en rendant visibles et en actualisant leurs «représentations culturelles et cultuelles» (p. 102). Bien qu'elles ne soient en aucun cas objet de vénération, ces images jouent un rôle de médiation entre le monde et les fidèles d'une part, le temps et l'espace sacrés de l'autre. Par une redondance des symboles, par des assemblages colorés, «les imageries

populaires de l'islam nous permettent d'approcher un univers mental, esthétique, affectif différent du nôtre. Elles ne sont pas seulement porteuses de signes et de messages, mais possèdent éminemment charme, séduction et beauté» (p. 104). Il a fallu toute l'intuition ethnologique de Pierre Centlivres et Micheline Centlivres-Demont pour récolter au cours de leurs longues années de recherche au Moyen-Orient ces témoignages émouvants et les donner à connaître à un large public grâce à cet ouvrage richement illustré.

Alessandro Monsutti

DORAIS Louis-Jacques. 1996. *La parole inuit: langue, culture et société dans l'Arctique nord-américain*. Paris: Peeters. x + 334 pages (Arctique; 3). ISBN 90-6831-741-5.

La parole inuit est le premier livre présentant un panorama complet des connaissances actuelles sur la langue inuit, dans une perspective à la fois linguistique et plus largement anthropologique. Somme de plus de vingt-cinq ans de recherches assidues, il représente effectivement «la synthèse des connaissances actuelles sur la géographie, l'histoire, les caractéristiques linguistiques, la sémantique, la sociologie et l'anthropologie de la langue des Inuit, et ce de l'Alaska au Groenland» (p. 3). Notons bien qu'il s'agit de la langue des Inuit dans un sens plus restreint que celui donné par l'Inuit Circumpolar Conference, et qui exclut donc (Dorais y fait pourtant référence à l'occasion) les langues yupik; remarquons également que Dorais place le Groenland dans l'ensemble géographique nord-américain, malgré les liens étroits de ce pays avec l'Europe. Bien qu'il s'agisse d'un «tour d'horizon des différents regards que l'on peut jeter sur la langue inuit» (p. 3), la démarche s'inspire «d'un modèle de base visant à clarifier les rapports entre langue, parole, culture et milieu environnant» (idem). L'auteur attribue également une grande importance à la situation de diglossie, dans laquelle les rapports inéga-

litaires entre les Inuit et les peuples qui les ont colonisés «s'accompagnant d'inégalités linguistiques» (p. 1).

Le contenu de l'ouvrage est harmonieusement réparti. Les trois premiers chapitres sont consacrés à une mise en contexte ethnologique, géographique et historique de la langue. Les trois suivants mettent l'accent sur les caractéristiques linguistiques: phonologie, grammaire et lexique, puis évolution diachronique, enfin sémantique et ethnolinguistique. Les quatre derniers chapitres abordent des thèmes d'anthropologie et de sociologie de la langue: écriture et médias, situation linguistique contemporaine, statut juridique et académique, enfin rôle identitaire de la parole. En cours de route se pose bien sûr la lancinante question de l'avenir de la langue inuit. Dorais fournit une excellente évaluation de son statut et de ses chances de survie. Il conclut son livre par un avis réaliste mais inquiétant: «La parole inuit sera-t-elle encore entendue – et, espérons-le, écoutée – dans cinquante ou soixante ans ? Immaq; peut-être.» (p. 285) Au vu des évolutions décrites dans l'ouvrage, des groupes de population inuit qui ont déjà perdu leur langue d'origine, et surtout des rapports inégalitaires avec les sociétés dominantes, on ne peut guère se montrer plus enthousiaste. Cependant, comme l'auteur l'a établi auparavant (pp. 274 sqq.), si la langue en constitue bien un élément important, sa perte n'entraîne pas pour autant un affaiblissement de l'identité inuit.

Bien qu'il témoigne d'une profonde érudition, l'ouvrage est écrit de manière à le rendre facile d'accès aux non-spécialistes – les termes techniques, par exemple, sont à chaque fois expliqués. Pour

toute personne s'intéressant aux Inuit, la lecture en est passionnante et enrichissante. Le livre apprendra également beaucoup à ceux qui s'intéressent aux relations entre langue, culture et société dans toute autre partie du monde. Le panorama de démographie linguistique m'apparaît, parmi beaucoup d'autres aspects, particulièrement précieux. Les chiffres sont indicatifs de différences régionales importantes dans la rétention de la langue. Etant donné les variations dans la manière de récolter les statistiques, il faut cependant les considérer avec prudence. Dorais estime la population inuit totale à 143'500 en 1991, cependant ce chiffre se base sur une donnée du recensement canadien fortement «gonflée» (pp. 25, 27n59, 61 sqq.): j'eus préféré savoir d'emblée que la réalité est plus proche de 130'700 (mon calcul sur la base de la révision des chiffres du recensement par Dorais). J'ai beaucoup apprécié également les passages sur le vocabulaire moderne (pp. 158-170), et ceux concernant les effets de l'éducation sur la langue (pp. 241 sqq.).

Malgré le bonheur de trouver un livre de la qualité de cet auteur en français, je regrette que le public non-francophone ne puisse y avoir accès et espère qu'une traduction est prévue. La parole inuit mériterait en effet, dans les milieux anglophones, une diffusion plus large que la trilogie, récemment publiée par l'auteur à l'intention des étudiants inuit canadiens¹. Car il s'agit véritablement du grand livre de référence sur le sujet dont il traite. La bibliographie contient d'ailleurs plus de six cents titres, dont cinquante de l'auteur lui-même. Elle est suivie de plusieurs annexes fort intéressantes. Un index eut été bienvenu: étant donné la vocation de l'ouvrage,

et mis à part l'aspect peu engageant de la première de couverture, l'absence d'index – étant donné la vocation de l'ouvrage – constitue mon seul regret.

Yvon Csonka

¹ Louis-Jacques Dorais 1990: *Inuit Uqausiqatigiit: Inuit Languages and Dialects*; 1993: *From Magic Words to Word Processing: A History of the Inuit Language*; 1996: *Language in Inuit Society* – tous les trois parus à l'Arctic College, Nunatta Campus, à Iqaluit.

HOWITT Richard, John CONNELL, Philip HIRSCH (eds). 1996. *Resources, Nations and the Indigenous Peoples: Case Studies from Australia, Melanesia and Southeast Asia*. Oxford: Oxford University Press. 322 p. illustr. ISBN 0-19-553758-0.

Der Reader *Resources, Nations and Indigenous Peoples* ist die Nachfolgestudie des 1991 von Richard Howitt und John Connell herausgegebenen Sammelbandes *Mining and Indigenous Peoples*, der bei Indigenenorganisationen und *Mining* konzernen mit grossem Interesse aufgenommen wurde. Im neuen Reader geht es um die Beziehung zwischen indigenen Völkern und Nationalstaaten in Australasien, Melanesien und Südostasien. Im Zentrum stehen dabei Konflikte, die sich an der Frage entzünden, wer Anspruch auf welche Ressourcen innerhalb eines Nationalstaates erheben kann. In der Einleitung betonen die Herausgeber, dass die Beziehung zwischen Nationen und indigenen Völkern in dieser Frage komplex und somit multifaktoriell und multikausal anzugehen sei. Insbesondere entstünden dabei neue Identitäten, weshalb eine Auseinandersetzung mit dem Begriff indigen und Indigenität sich aufdrängen würde. Der Begriff lässt sich den Herausgebern zufolge nicht einfach auf Kriterien der Präexistenz reduzieren. Ihrer Meinung nach werden indigene Völker durch den andauernden Prozess der externen sowie in zunehmendem Masse der internen Kolonialisierung geschaffen. Die

Regierungen dringen in die Randgebiete des jeweiligen nationalen Territoriums vor und beanspruchen die dortigen Ressourcen mit der Legitimation, dadurch das nationale Wohl zu sichern und die Entwicklung des Landes voranzutreiben. Dies führt zu Konflikten zwischen nationalen und lokalen Interessen. Indigenität bedeutet in diesem Kontext eine Identität mit politischem Status, der auf die Souveränität und Selbstbestimmung der lokalen Bevölkerung zurückgeführt wird und aus dem sich für sie Ansprüche auf die lokalen Ressourcen ergeben.

Seit dem Ende des Kalten Krieges hat sich nun den Herausgebern zufolge, eine «Neue Geopolitik» in den angesprochenen Ländern ergeben, der den oben beschriebenen Prozess der internen Kolonialisierung noch verstärken dürfte: Heute sind nun Gebiete für Regierungen und Konzerne erschliessbar, die früher teilweise in den Händen von Rebellenorganisationen und somit nicht zugänglich waren. Angesichts der Tatsache, dass die Verhandlungsmacht vieler indigener Gruppen viel geringer ist als diejenige der staatlichen und unternehmerischen Eliten, betonen die Autoren die Wichtigkeit des *empowerment* der indigenen Völker, gerade auch, wenn eine nachhaltige Entwicklung angestrebt werden soll.

Das Hauptproblem des Readers liegt meines Erachtens in Beliebbarkeit und Breite der Themenwahl. Die vielen Fallbeispiele aus dem australasischen, melanesischen und südostasiatischen Kontext sollen eine grosse Spannbreite abdecken, die sich den Herausgebern zufolge aus dem Thema Ressourcen, Nationen und indigenen Völker ergeben: Zusammenhänge zwischen Ressourcennutzung, Identität und

Souveränität; Kultur und Gender im Zusammenhang mit Ressourcennutzungsprojekten; Marginalisierungsprozesse und neue Möglichkeiten für indigene Völker; Kompensations- und Überwachungsaspekte innerhalb von Projekten der Ressourcennutzung und die Rolle der Regierung in der Interaktion zwischen Indigenen und Ressourcen-Projekten. Eine Vielzahl interessanter Themen also, die aber nur an der Oberfläche abgehandelt werden können und ohne ein klares zusammenhängendes Konzept im Raum stehen. Das ist schade, denn so wird nicht ersichtlich, unter welchen nationalen und lokalen Umständen es den indigenen Völkern eher möglich ist als anderswo, ihre Souveränität und somit eine bessere Kontrolle über ihre Ressourcen zu erreichen und welche Gefahren trotz Souveränität und Kompensationszahlungen weiterhin bestehen.

Von Interesse ist der Reader insbesondere für EthnologInnen, die sich mit einem der angesprochenen regionalen Gebiete auseinandersetzen. Für allgemein an den Problemen indigener Völker interessierte Wissenschaftler und Wissenschaftlerinnen bieten erst die Texte ab Kapitel 12 interessante aktualitätsbezogene Informationen, weil dort unter anderem auf die Problematik von Verhandlungen und Kompensationszahlungen eingegangen wird.

Tobias Haller

Das subjektive Objektiv: Sammlungen historisch-ethnographischer Photographien in der Schweiz. 1997. Herausgegeben von der Museumskommission der Schweizerischen Ethnologischen Gesellschaft. Bern. 438 Seiten (Ethnologica Helvetica; 20). ISBN 3-908111-07-2.

Es war schon lange an der Zeit, die im Dunkel der Schweizer Archive und Museumsdepots lagernden Photosammlungen übersichtlich und zusammenfassend darzustellen. Ein vierköpfiges Team hat 1993 im Auftrag der SEG diese Aufgabe übernommen und – um es gleich vorweg zu nehmen – erfolgreich zu Ende geführt. Die lange Dauer bis zur Buchvernissage im Sommer 1997 zeigt deutlich, dass das föderalistische Sammlungssystem und die zum Teil disparate Lage einzelner Archivbestände sich einer leichten Erfassung widersetzen. Umsomehr ist das Erscheinen des Inventars historisch-ethnographischer Photosammlungen in der Schweiz zu begrüßen. Das über 400 Seiten starke Werk mit dem programmatischen Titel *L'objectif subjectif – Das subjektive Objektiv* ist als Nachschlagewerk und Arbeitsinstrument für Forscher und Forscherinnen ebenso gedacht und geeignet wie für interessierte Photospezialisten bzw. Konservatorinnen und Konservatoren. Erschienen ist der Band in der Reihe der *Ethnologica Helvetica*, die mit der ansprechenden und zeitgemässen Gestaltung zu neuen Ufern aufgebrochen zu sein scheint.

Das Buch hat drei thematische Schwerpunkte: Vorangestellt sind einige kleinere Aufsätze über techni-

sche Fragen zur Entstehung und Bewahrung der Photographien, über rechtliche Rahmenbedingungen zur ewigen Frage des Urheberrechts sowie über methodische Aspekte zum Umgang mit den – geraubten oder freiwillig hingebenen – «Schatten» aus der Vergangenheit. Daran schliessen praktische Informationen über die verschiedenen Sammlungen von Bildern aussereuropäischer Kulturen in der Schweiz an: Adresse, Öffnungszeiten, Verantwortliche. Schliesslich folgt das Herzstück des Bandes: eine tabellarische Übersicht, geordnet nach Grossregionen, mit Angaben zu den einzelnen Sammlungen. Sie sind erfasst nach dem jeweiligen Herkunftsgebiet der Bilder, den Ethnien, dem Zeitraum, in dem die Aufnahmen entstanden sind, den Photographen (sofern bekannt) und verzeichnet die ungefähre Zahl der Bilder zum jeweiligen Thema. Im hinteren Teil findet sich ein Verzeichnis aller Photographinnen und Photographen, von denen sich nachweislich Bilder in den erfassten Beständen befinden. Dieses Verzeichnis, in dem offensichtlich viel Detailarbeit steckt, ist ein Instrument, das Interessierten viel Arbeit abnehmen kann.

Während die Tabelle inhaltlich wohl kaum Kritik hervorrufen wird, so reizen doch einige der Artikel zum Widerspruch. Gerade der Einleitungstext über «lebensspendende Schatten» vom Basler Konservator Christian Kaufmann scheint mehr dem Wunsch zu entspringen, die Kolonialzeit möge doch nicht ganz so schrecklich gewesen sein, wie böse Zungen immer behaupten, und die damaligen Wissenschaftler, auf der Jagd nach anthropometrischen Aufnahmen, könnten vielleicht doch irgendwie «Freunde» der von ihnen

abgelichteten Männer und Frauen gewesen sein. Oder wie könnte man sonst verstehen, dass der Anthropologe «erstaunlich umfassend» die «seelische Disposition» der über 150, im immergleichen Raster porträtierten Männer und Frauen aus Neukaledonien eingefangen haben soll? Einen humanen, freundlichen Blick auf sein Objekt konnte ich im Bild von Fritz Sarasin jedenfalls nicht erkennen.

Dennoch sind die Artikel anregend. Sie packen dem Verzeichnis Fleisch auf die Knochen und verweisen auf Fragen, mit denen sich alle auseinandersetzen müssen, die mit diesen Zeugen aus der Vergangenheit arbeiten wollen. Zeugen einer Zeit, die vergangen, aber dennoch präsent ist.

Bleibt nur abzuwarten, bis die europäischen Ethnologinnen und Ethnologen nachziehen und die – deutlich schwieriger zu erfassenden – Bestände volkskundlich relevanter Bilder aufnehmen.

Alexandra Binnenkade

PYTLIK Anna. 1997. *Träume im Tropenlicht: Forscherinnen auf Reisen*. Reutlingen: Coyote Verlag. 199 Seiten, 16 farbige und 126 schwarz-weiße Abbildungen. ISBN 3-9805702-0-7.

Die jüngste wissenschaftsgeschichtliche Entdeckungsreise der Ethnologin Anna Pytlik auf der Suche nach Spuren von reisenden Forscherinnen und Photographinnen aus der Zeit vor dem ersten Weltkrieg hat zu zwei der ersten Völkerkundlerinnen aus dem deutschsprachigen Raum geführt: Elisabeth Krämer-Bannow (1874-1945) und Marie Pauline Thorbecke (1882-1971), Frauen einer Generation, die – beide um 1900 im entsprechenden Alter – noch keinen Zugang zu einem Studium an der Universität hatten. Trotz zahlreicher Hindernisse, von denen der versperrte Zugang zu akademischen Ausbildungsgängen oder gar Karrieren nur eines unter vielen war, planten in Europa um die Jahrhundertwende immer mehr Frauen neue Lebensentwürfe und beschritten unbekannte Wege, sofern es ihnen ihre Herkunft ermöglichte. Einige wagten gar den Aufbruch in ferne Länder. Manche reisenden Frauen sind durch Studien der letzten Jahre wiederentdeckt worden. Im Bereich der Bedingungen von (ehelichen) Forschungs- und Reisegemeinschaften und der Geschichte der visuellen Anthropologie gilt es jedoch noch einiges aufzuarbeiten.

Manches Reiseabenteuer einer

Frau fand in Arbeitsgemeinschaft mit einem Ehemann statt. Auch Elisabeth Krämer-Bannow und Marie Pauline Thorbecke gehörten zu den sogenannten «mitreisenden» Ehefrauen. Sie haben wesentlich zum Erfolg der offiziellen wissenschaftlichen Expeditionen beigetragen, die sie als Begleiterinnen und Mitarbeiterinnen von notabene ebenfalls autodidaktischen Ethnologen mitmachten. Letzteren verhalfen allerdings die Feldforschungen später zu akademischen Karrieren. Elisabeth Krämer-Bannow hat zwischen 1906 und 1910 an drei Expeditionen in die Südsee teilgenommen und mitgearbeitet, welche vom Hamburger Völkerkundemuseum und von kolonialen Kreisen organisiert worden waren. Marie Pauline Thorbecke reiste ebenfalls in einer – abgesehen von ihr – aus Männern bestehenden, kolonialen Forschungsgemeinschaft, und zwar von 1911 bis 1913 nach Kamerun. Ähnliche historische Hintergründe persönlicher Lebensumstände, materieller Reisebedingungen und kolonialer Forschungszusammenhänge ermöglichen aufschlussreiche Einblicke in die Situation forschungsreisender Frauen und ihrer Produktivität. Bei allen strukturell bedingten Parallelen werden aber auch die individuellen Unterschiede und Eigenheiten der beiden Forscherinnen deutlich.

Anna Pytlik hat in zahlreichen Institutionen und Nachlässen publiziertes wissenschaftliches und populäres sowie unpubliziertes Material aufgespürt und ausgewertet. Darunter waren Feldnotizen, Tagebücher, Skizzen, Aquarelle, ethnographische Objekte, Phonogramme und zahlreiche Photographien der beiden Ethnologinnen. Die Studie bezieht aber auch private Briefe und Notizen für die offiziellen Reiseberichte zuhanden der

Organisatoren und Geldgeber der Expeditionen mit ein. So wird der Reise- und Forschungsalltag aus der Frühzeit der Ethnologie beleuchtet, aus einer Zeit also, die nicht zuletzt die Anfangszeit visueller Feldnotizen und der Beginn der Frauenforschung ist. Kritisch hinterfragt wird das Verhältnis der Forscherinnen zu Rassismus, Eurozentrismus und weißer Vorherrschaft. Die immer berücksichtigte Frage, wie sich die beiden Frauen den fremden Menschen gegenüber verhalten haben, wie sie die Fremden dargestellt haben, zeigt dabei zum einen die herkunftsbedingten Widersprüche und Verstrickungen der Frauen in ihre soziopolitischen Rollen, zum anderen wird aber auch ersichtlich, wie insbesondere die intensive Bemühung um die bildliche Darstellung der Fremden durch Zeichnen und Malen sowie die Teilnahme an alltäglichen Arbeiten der einheimischen Frauen dem Blick auf die Fremden einen Teil der Befremdung genommen haben.

In einem ausführlichen Kapitel zur visuellen Dokumentation auf Reisen und einem umfassenden Bildteil aus den Photo- und Aquarellsammlungen der beiden Pionierinnen der deutschsprachigen Ethnologie, Geographie und Reisephotographie stellt Anna Pytlik die besonderen Fähigkeiten und Betätigungsfelder der Forscherinnen dar. Photographie und – je nach Zweck der Abbildung das nach wie vor aktuelle Zeichnen und Malen – waren in der Frühzeit der Ethnologie im Unterschied zu heute anerkanntermassen Teil der ethnologischen Wissensproduktion und vor allem der -vermittlung. Sowohl Elisabeth Krämer-Bannow als auch Marie Pauline Thorbecke waren im Bereich bildende Kunst aus- oder zumindest vorgebildet und haben sich das Medium Photographie

autodidaktisch angeeignet. Frauen als reisende Photographinnen und Malerinnen sind bis anhin in der wissenschaftsgeschichtlichen Literatur kein Thema. Obschon zur fraglichen Zeit viele Frauen reisten, sind frühe reisende Forscherinnen oder Photographinnen, die sich ausserhalb Europas betätigten, bis anhin nur in Einzelfällen monographisch aufgearbeitet worden. Anna Pytlik hat jedoch, indem sie über die strikten Grenzen der Ethnologie hinausschaut, Zusammenhänge erschlossen, die über die individuellen Lebensgeschichten hinaus verweisen, und sie hat vielfältige Ergebnisse der kreativen Forschungsarbeit der Frauen zutage gefördert, seien es architektonische Konstruktionszeichnungen, Skizzen technischer Details der (kunst-) handwerklichen Produktion, gemalte oder photographierte Dokumente von Kunst am Bau, von Landschaften oder Portraits, Dokumente zu Reisealltag und -freizeit oder zur überraschend herzlichen Freundschaft zwischen Forscherin, Dolmetscherin und Informantin. Ebenfalls diskutiert werden der Herstellungsprozess sowie die Wechselwirkungen zwischen Photographie und Malerei, zum Beispiel bei Umzeichnungen von Photographien im Hinblick auf wissenschaftliche und / oder populär gehaltene Publikationen. Manches, von «Licht und Glanz förmlich durchtränkte» Traumbild hat im Feld nicht nur technisch bedingt einige Retuschen erfahren müssen.

Faszinierend an den Träumen im Tropenlicht ist, die konzeptionell durchdachte Verflechtung von historischen mit geschlechtsspezifischen und individuellen Daten, die Darstellung der Arbeitsteilung im Reise- und Forschungsalltag der Frühzeit der Ethnologie und insbesondere die Aufarbeitung der

Geschichte visueller Dokumentation von Frauen im allgemeinen und in der Ethnologie im speziellen. Frappant aktuell sind die aufgezeigten Probleme der Ehepaarforschung, der Co-Autorenschaft und der Machtstrukturen in Politik und Wissenschaft sowie die Aufarbeitung der ethnologischen Wissensvermittlung. In Anbetracht der Tatsache, dass erfreulicherweise die Skizzen, Bilder und Photographien der Forscherinnen Teil der Argumentation von Anna Pytlik sind, was in der Ethnologie selten genug vorkommt, vergisst man den Wunsch nach Verweisen auf die im Katalogteil angefügten Abbildungen, zumal in dieser reichhaltigen, akribisch erarbeiteten, sorgfältigen und bei der Fülle von Informationen bewusst lesbar gehaltenen Studie ein grosser Teil der visuellen Dokumente im Text eingefügt sind.

Regula Iselin

SCHRIFT Alan D. (ed.). 1997. *The Logic of the Gift: Towards an Ethic of Generosity*. London: Routledge. 334 S. + xiii, Index. ISBN 0-415-91098-6 / ISBN 0-415-91099-4 (pb).

Der Begriff der Gabe hat Konjunktur wie schon lange nicht mehr. Möglicherweise liegt dies daran, dass wir heute wie um die letzte Jahrhundertmitte einen Triumph der Warenökonomie erleben und nach Gegenentwürfen zur «Sklavenmoral» des Profitstrebens verlangen. Diesen Schluss legt jedenfalls der programmatische Titel von Schrifts Textsammlung nahe. Es ist die Absicht des Philosophen und Nietzsche-Spezialisten zu zeigen, dass trotz der unterschiedlichen Fortentwicklungen des Begriffs der Gabe Ethnologie und Philosophie gemeinsam zu den Grundlagen einer «Ethik der Grosszügigkeit» beitragen.

Schrift stellt eine Reihe sehr lesenswerter Texte zusammen, die die jüngere Ideengeschichte der Gabe bis in die Gegenwart nachvollziehbar macht. Der Aufbau des Buches erschwert den Überblick jedoch unnötig. Die ersten beiden Teile sind frühen «Dokumenten» und «Lektüren von Mauss» bis zu Beginn der Siebziger Jahre gewidmet. Die weitere Einteilung ist jedoch mehr als fragwürdig: Der dritte Teil heisst «French Re-Appraisals» und der vierte «Anglo-American Interventions». Eine inhaltliche Gruppierung nach von Heidegger bzw. von Bataille inspirierten philo-

sophischen sowie ethnologischen Beiträgen in der Tradition von Mauss wäre zweifellos dem Projekt einer Diskurs-Geschichte angemessener gewesen.

Die philosophische Tradition lässt Schrift bei Emerson und Nietzsche als Entwurf einer Gegen-Moral beginnen. Ralph Waldo Emersons kurzer Essay «Gifts» (1844) eröffnet die Textsammlung (Alle im Original französischen Texte sind ins Englische übersetzt. Ich zitiere ihre englischen Titel, gebe aber die Erscheinungsdaten der französischen Originale an). Darin ist von der Gefährlichkeit der Gabe die Rede und davon, dass wir einem Geber nur ungern verzeihen. Emerson behauptet: «He is a good man, who can receive a gift well.» (S. 26). Damit verwirft er die christliche Rede von der grösseren Seligkeit des Gebens gegenüber dem Nehmen. Dies ist der begeisterte, archaisierende Diskurs einer antichristlichen und anti-kapitalistischen Moral, der Nietzsche zum «Zarathustra» und zur «Genealogie der Moral» angeregt hat und der in die westliche Konstruktion der archaischen Gabe eingegangen ist.

Der nietzscheanische Gestus der «gefährlichen Gabe» und übermenschlichen Grosszügigkeit ist in Ansätzen bei Mauss noch spürbar, doch fand er seine Fortsetzung vor allem in einer philosophischen Tradition, die Bataille («La notion de dépense» 1932) fortgesetzt hat und die uns, in popularisierter Form, die ebenso eingängige wie falsche Metapher des Potlatch als triumphale Verschwendung beschert hat. Batailles Tradition ist im Sammelband durch zwei Texte vertreten. In einer sterilen Abhandlung untersucht der Literaturwissenschaftler Allan Stoekl in «Bataille, Gift Giving, and the Cold

War» (1996) Teile aus *ÆLa part maudite* (1949), in denen der Philosoph den Marshall-Plan als eine Art Staats-Potlatch beschreibt. Hélène Cixous greift in «Sorties: Out and Out» (1975) implizit auf Batailles Begriff der *dépense* zurück. Die feministische Theoretikerin interpretiert ihn aber neu als weibliches Geben, das im Gegensatz zum männlichen Geben nicht auf Vergeltung aus sei.

Eine alternative Entwicklung innerhalb der philosophischen Betrachtung der Gabe setzt bei Heidegger («Sein und Zeit») ein, wo sie eine Wende in eine Daseins-Metaphysik nimmt. Heidegger kehrte sich gegen den archaisierenden Diskurs in Nietzsches «Also sprach Zarathustra» mit seinen «ökonomistischen» Begriffen wie Wert, Umwertung aller Werte, Gabe usw. und sprach statt dessen vom «Gegeben-Sein des Seienden» (aus dem Sartre dann ein «Geworfen-Sein» machte). Im Sammelband geben die beiden einzigen Originalbeiträge, Gary Shapiros «The Metaphysics of Presents: Nietzsche's Gift, the Debt to Emerson, Heidegger's Values» und Robert Bernasconis «What Goes Around Comes Around» ausgezeichnete und spannende Überblicke über diese Tradition, die von Emerson bis Derrida reicht.

Vor diesem Hintergrund werden die Beiträge Derridas, «The Time of the King» aus dem Buch «Given Time: 1. Counterfeit Money» (1992) sowie Bourdieus, - ein Ausschnitt über die Gabe aus der «Logik der Praxis» (1980) und ein neuer Text, «Marginalia - Some Additional Notes on the Gift» (1996) - zur höchst aufschlussreichen Lektüre. Diese beiden Autoren teilen, was bei Bourdieu vielleicht überraschend klingen mag, ein metaphysisches Verständnis der Gabe als

eines aporetischen Begriffskonstrukts, das nichts Erfahrbares bezeichnen könne. Sie stehen damit direkt in der philosophischen Tradition, die sich die Metapher der Gabe zu eigen gemacht hat, indem sie sie im Lauf der Zeit in verschiedenen Varianten als reine Negation des Warentausches und der Warenlogik konstruiert hat. Die Ethnologie hat sich seit Malinowskis «Crime and Custom in Savage Society» (1926) von diesem Begriff der reinen Gabe verabschiedet, weil sich empirische Transaktionsformen mit ihm nicht analysieren lassen. Derrida dagegen entwickelt lustvoll die «paradoxe Logik der [reinen] Gabe»: «For there to be a gift, there must be no reciprocity, return, exchange, counter-gift, or debt. If the other *gives* me *back* or *owes* me or has to give me back what I give him or her, there will not have been a gift.» (S. 128) Und: «In any case, the gift does not *exist* and does not *present* itself. If it presents itself, it no longer presents itself» (S. 130). Die Auflösung des Derrida'schen Verwirrspiels ist, dass der Gabe dieselbe Unbenennbarkeit und Nicht-Feststellbarkeit zukommt, wie sie Heidegger für das Sein reserviert hat (S. 140). Hat Heidegger vom Gegeben-Sein des Seienden gesprochen, so spricht Derrida nun gewissermassen vom Sein des Gegebenen, das selbst ein Gegeben-Sein des Gegeben-Seins ist. Man kann hier wohl von einer symbolischen Erschöpfung aus Überanstrengung des Begriffs sprechen. Derrida ist sich dabei durchaus bewusst, dass die ethnologische Tradition die «archaische» Gabe immer in Verbindung mit der Pflicht zur Vergeltung verstanden hat (S. 129). Doch statt anzuerkennen, dass es hier um zwei unvereinbare Diskurse über die Gabe geht, wirft er Mauss vor, genau das

Gegenteil von dem getan zu haben, was er tat (und er ist nicht der erste, der diesen Vorwurf formuliert): «One could go so far as to say that a work as monumental as Marcel Mauss's *The Gift* speaks of everything but the gift» (S. 138).

Bourdieu versucht auf seine Weise, mit dem philosophischen Begriff der reinen Gabe des empirischen, gewissermassen «unreinen» Gabentausches Herr zu werden. Wie Derrida spricht er vom «Paradox» der Gabe. Er behauptet, dass die Kabylen ihre Gaben im Sinn des philosophischen Begriffs als «reine» Gaben repräsentieren, aber dann doch ganz strikt, im Sinn des ethnologischen Begriffs, eine Vergeltung dafür erwarten. Das scheinbare Paradox löst er damit auf, dass er die Kabylen – in Anschluss an eine Metapher Mauss' für die Ambivalenz der Gabe – der «sozialen Lüge» bezichtigt. Die Lüge bestehe darin, dass die Regel der Gabe – die reine Gabe – der Gaben-Praxis, in der alle Gaben vergolten werden, diametral widerspreche. Dass Schrift Bourdieu die Gelegenheit gibt, diese Ansicht gleich in zwei Texten vorzutragen, die in ihrer Aussage identisch sind, macht seine These nicht überzeugender. Einer der Vorzüge von Schrifts Buch ist es, dass es die inkompatiblen Diskurse über die Gabe nebeneinander stellt und so ihre unreflektierte Vermischung bei Bourdieu offen zutage treten lässt.

Die Überwindung der Vergeltung ist das letztendlich sehr christliche Thema, das beiden philosophischen Diskursen über die Gabe gemeinsam ist. Von dieser Tradition hat sich die ethnologische seit Mauss' Essay über die Gabe aufgrund ihrer Hinwendung zur Empirie zunehmend entfernt. Gerade zu der Zeit, als Heidegger sie fallen liess, griff Mauss

Emersons und Nietzsches Metapher der Archaik auf und fand die «archaische Gabe» in zeitgenössischen ethnographischen Berichten wieder.

Die ethnologische Tradition wird in Schrifts Sammelband durch eine Reihe von Texten vertreten, die von Marcel Mauss bis Marilyn Strathern reichen. Mauss' Text «Gift, Gifts» (1924) skizziert den Inhalt seines ein Jahr zuvor publizierten grossen Essays und ist wohl vorwiegend seiner Kürze wegen in die Textsammlung aufgenommen worden ist. Direkt an ihn schliesst sich Émile Benvenistes interessanter etymologischer Essay «Gift and Exchange in the Indo-European Vocabulary» (1948/49) an. Schrifts Auswahl aus der etablierten ethnologischen Literatur über Gabe und Tausch lässt sich auf keine Experimente ein. Von Lévi-Strauss gibt er Ausschnitte aus «Introduction to the Work of Marcel Mauss» (1950) wieder, von Marshall Sahlins «The Spirit of the Gift» (1972), von Rodolphe Gasché «Heliocentric Exchange» (1972) und von Luce Irigaray «Women on the Market» (1977).

Gasché kritisiert wie vor ihm schon Lévi-Strauss Mauss dafür, dass er die Gabe als Zusammenspiel dreier verschiedener Pflichten analysierte, nämlich den Pflichten Gaben zu geben, anzunehmen und zu erwidern. Interessant ist Gasché's Feststellung, dass Mauss von diesen Pflichten nur jene, eine Gabe zu erwidern je begründet hat, und dass er nie erklärt hat, weshalb sie auch gegeben werden soll. Eine solche Begründung hat Sahlins mit der These geliefert, dass archaische Gaben die Form sind, welche die Politik in vielen Gesellschaften in Abwesenheit von Staaten angenommen habe. Der weiträumige Austausch von Gaben trage dazu bei, eine relative Stabilität in den

Beziehungen zwischen konkurrierenden Gruppen herzustellen.

Irigaray greift in «Women on the Market» (1977) Lévi-Strauss für seine androzentrischen Konzepte der Gabe bzw. des Austausches an. Seine Theorie, dass die elementaren Strukturen der Verwandtschaft (bzw. der menschlichen Kultur überhaupt) auf dem Austausch von Frauen durch Kollektive von Männern beruhen, reifiziere die patriarchalische Ordnung, statt sie zu analysieren. Wie Lévi-Strauss trifft sie keine analytische Unterscheidung von Gabe und Ware, was ihr erlaubt, den sogenannten Frauentausch als Warentausch darzustellen. Diese Unterdrückung des Begriffs der Gabe in einer direkt auf Mauss zurückgehenden Tradition ist eine der erstaunlicheren Tatsachen in der Genealogie der Gabe.

Der Band schliesst mit Marilyn Stratherns Aufsatz «Partners and Consumers: Making Relations Visible» (1991) ab, der den Gabenbegriff in der neuesten ethnologischen Tradition zur Sprache bringt. Sie nimmt Begriffsbestimmungen vor, die in ihrer Schärfe und Abgrenzung von andern Diskursen über die Gabe wohltuend sind und stellt klar, dass melanesische Gaben etwas anderes sind als Geschenke in den konsumistischen Kulturen des Westens. Dabei hält sie fest, dass beides, Gaben und Geschenke, auf je spezifische Weisen mit der Konstruktion von Persönlichkeit zusammenhängen. Diese Einbettung von Gaben und Geschenken in einen sozialen, kulturellen und ökonomischen Kontext ist es, die aus der archaisierenden Metapher der Gabe in den fünfundsiebzig Jahren seit Mauss' «Essai sur le don» einen ganzen Komplex von analytischen Begriffen hervorgebracht hat, der gegenwärtig immer

neue Erkenntnisse über fremde Transaktionsformen erlaubt, die - für mich - spannender sind als jede Meditation über die «Aporie der Gabe».

Davon, dass Ethnologie und Philosophie daran seien, gemeinsam eine «Ethik der Grosszügigkeit» zu formulieren, wie Schrift das behauptet (S. 20), ist in den wiedergegebenen Beiträgen grösstenteils nichts zu finden. Es wäre ja auch erstaunlich, wenn eine Tradition, die damit begann, dass Emerson den Begriff der Gabe vom Gedanken der Nächstenliebe löste, nun wieder in einen Begriff der Gabe als Nächstenliebe münden würde. Die sich spezialisierenden Begriffe der Gabe in Philosophie und Ethnologie scheinen im Gegenteil zur Grundlegung einer solchen Moral immer weniger geeignet. In der Ethnologie ist der Begriff der Gabe in Konkurrenz zu den philosophischen Diskursen zum Bestandteil einer Fachsprache geworden, in der Gaben etwas zu Vergeltendes sind. Zwar ist der Impuls zu einer utopischen Gegen-Moral der Gabe auch bei Mauss noch nicht ganz unterdrückt, wie der Schluss seines Essays zeigt, wo er die moderne Geldwirtschaft kritisiert. Doch er hat die Gabe in erster Linie als archaischen Vertrag verstanden, der nicht auf unsere Gesellschaften übertragbar ist, und dieses Konzept zur Grundlage einer Theorie der segmentären Gesellschaft gemacht. Ein solcher Begriff zur Analyse nicht-staatlicher Gabenpraktiken kann im Konsumismus kaum normativ wirksam werden. Noch weniger wird man sich von einer «paradoxen Logik der Gabe» eine praktische Handlungsanweisung erwarten können.

Schrifts Buch versammelt zum Teil gut greifbare Texte (von Lévi-Strauss, Sahlins, Bourdieu und

Derrida), deren Wiederabdruck nur unter kommerziellen Gesichtspunkten einleuchtet. Tatsächlich ist es offensichtlich als handlicher Seminarreader gedacht, der in die irreführende aber gut vermarktbar These einer Ethik der Grosszügigkeit verpackt ist. Glücklicherweise ist es für einmal eine Mogelpackung, in der mehr steckt, als sie verspricht. Sie macht deutlich, wie sehr Ethnologie und Philosophie über die gemeinsame Metapher der Gabe aneinander vorbeireden. Aus diesem Grund ist das Buch eine ausgezeichnete Einführung in die Genealogie und die lebende Verwandtschaft eines der zentralen ethnologischen Begriffe.

Heinzpeter Znoj

